

Vivre et travailler au Japon

Cahiers d'Études Interculturelles

N°1 – Février 2016

CULTURE ET FLE

Bruno Vannieuwenhuysse et Jean-Luc Azra

Le choc des politesses :

silence et longueur des réponses dans le cours de langue 5

Le choc des politesses : silence et longueur des réponses dans la classe de FLE au Japon

Bruno Vannieuwenhuysse, Université de Kobé
Jean-Luc Azra, Université Seinan Gakuin

Les étudiants japonais semblent réticents à parler, du point de vue des enseignants français et des enseignants japonais qui ont intégré le style communicatif français. Voici ce qu'en disent deux collègues français :

« l'obstacle pédagogique numéro un : l'extrême rareté de la prise de parole spontanée (en public mais pas en petits groupes de 2 ou 3) »
« Ce qui me frappe toujours autant : le manque d'empressement à répondre aux questions du professeur. On a l'impression qu'on les embête en leur posant des questions »¹

Imaginez en effet la scène suivante : l'enseignant² pose une question nommément à un étudiant. L'étudiant fait mine de réfléchir, consulte son manuel, demande la réponse à son voisin, toutes attitudes peu acceptables dans une classe en France. Pendant tout ce temps, l'étudiant ne répond pas à l'enseignant. Le silence se prolonge, les secondes passent. L'enseignant s'énerve, se décourage, ou encore se remet lui-même en question.

¹ Réponses à la question « Qu'est-ce qui vous a frappé(e) quand vous avez commencé à enseigner le français au Japon ? » lors d'enquêtes informelles auprès de collègues français.

² Dans cet article, nous utiliserons « enseignant » pour « enseignante ou enseignant », et « étudiant » pour « étudiante ou étudiant ».

Or, dans le cadre japonais, cette scène peut se produire aussi bien avec un étudiant qui manifeste de la mauvaise volonté qu'avec un étudiant zélé. Comment l'expliquer ? La réponse est simple : nous sommes en présence de deux codes culturels antagonistes.

Dans ce petit travail, nous allons d'abord décrire ce qui nous apparaît comme l'élément central dans ce comportement : les codes culturels liés au silence. Nous suggérerons une façon d'utiliser cette meilleure connaissance du problème pour gérer la classe. Nous aborderons ensuite deux questions connexes : La brièveté des réponses japonaises et l'apparente absence de référence aux propos de son interlocuteur. Nous proposerons enfin une explication culturelle générale : dans la parole ordinaire, politesse et impolitesse ordinaires sont gérées chez les Français et chez les Japonais selon des codes quasiment antagonistes. En bref, ce qui est poli pour les Français (en particulier répondre vite et longuement, parler de soi sans y être amené, évoquer ses interlocuteurs) peut être impoli pour les Japonais, et inversement. Comprendre ces divergences culturelles constitue en soi un bénéfice pour la classe, à partir du moment où on les met en lumière et où on aide les étudiants à les dépasser.

1 Le silence

1.1 *Les enseignants français confrontés au mutisme des étudiants*

Enseigner les langues au Japon confronte l'enseignant de FLE à une difficulté fréquente et répétée : les apprenants s'expriment extrêmement difficilement en classe. Pour les enseignants de FLE français et étrangers, il semble même souvent *qu'ils ne veulent pas répondre* aux questions que l'enseignant de FLE leur pose. On entend beaucoup d'explications de ce phénomène : les apprenants ne sont pas motivés ; ils sont « passifs » ; ils sont « timides » ; ils ont du mal à s'exprimer dans des langues étrangères...

Notre position est que le facteur décisif est d'ordre culturel : si les

apprenants paraissent ne pas vouloir répondre, c'est parce que leur code culturel contient des éléments qui diffèrent de ceux du code culturel des enseignants de FLE français et étrangers.

En l'occurrence, leur définition du silence (en particulier dans le cadre d'une réponse à l'enseignant) diffère certainement de façon significative. Au Japon, il est acceptable de rester silencieux pendant de longues secondes ; en Occident, si un étudiant ne répond pas dans les dix ou quinze secondes, l'enseignant tend à interpréter son silence comme un refus de répondre. Dans le même ordre d'idée, quand les étudiants ne connaissent pas la réponse à une question, l'enseignant étranger s'attend à ce qu'ils disent très rapidement « Je ne sais pas » (ou un équivalent). Au Japon, les étudiants peuvent rester dramatiquement silencieux et il n'y a là aucun « refus », aucune insolence, voire même rien qui s'apparente à de la timidité au sens français du terme.

1.2 *Les comportements non-verbaux*

Dans une série d'interviews vidéo menées en 2002 avec l'aide d'étudiants, certaines des personnes interrogées laissent passer un long silence avant de répondre (12 secondes dans l'une des interviews). Le silence en soi n'est cependant pas la seule manifestation de ces différences. Il s'accompagne aussi de comportements non-verbaux particuliers :

- Pendant le moment de silence, certains interviewés hochent la tête, lèvent les yeux au ciel, se frottent le menton comme s'ils cherchaient la réponse.
- Un autre comportement non-verbal étranger au code français est le fait de regarder par terre. D'une manière générale, le contact visuel avec l'intervieweur n'est pas considéré comme indispensable.
- Beaucoup d'interviewés se mettent à rire en entendant certaines questions.

1.3 *Une première synthèse sur la forme*

Au cours de ces interviews, nos informants n'utilisent pas forcément les registres de langue les plus cérémonieux. Ils s'expriment même dans une langue plutôt familière. Cependant, sauf cas exceptionnel, beaucoup d'interviewés restreignent l'espace temporel qu'occupe leur prise de parole en produisant des énoncés construits sur un modèle simple (une proposition unique bien souvent) et très courts en termes de temps écoulé. On peut dire que les prises de parole sont *construites* de telle manière à ne pas apparaître péremptoires ou empreintes de confiance :

- hésiter longtemps avant de répondre, c'est montrer qu'on n'est pas sûr de soi, qu'on ne prétend pas donner une réponse satisfaisante ;
- donner une réponse brève, c'est manifester un refus de mobiliser la parole ;
- le rire, on le sait, est souvent chez les Japonais l'expression d'une légère gêne : rire, c'est peut-être aussi montrer qu'on a peur de faire une réponse inappropriée ;
- enfin, éviter le regard, c'est aussi masquer / manifester cette gêne.

1.4 *Conséquences dans la classe de langue*

Ce sont ces difficultés, parmi d'autres, qui se manifestent dans la classe. Dans une réflexion sur les codes culturels liés au silence, nous avons déjà établi que pour les Japonais, il est en général considéré comme impoli de répondre « Je ne sais pas » à un enseignant : cela donne l'impression que l'on veut se débarrasser de la question. De la même manière, il est peu courant de demander des précisions sur la question que l'enseignant vient de poser, ou, de manière générale, de poser spontanément une question ou de demander une clarification. Enfin, le plus souvent, on ne donne pas soi-même des précisions qui n'ont pas été demandées. Ainsi, à la question : « Vous êtes étudiant ? », l'étudiant japonais tendra à répondre « Oui » plutôt que « Oui, je suis en fac d'anglais à Kandaï », même dans sa propre langue. Dans la classe, cela nous a

conduits à formuler la « règle de l'information supplémentaire » (les apprenants doivent formuler des réponses plus riches que le minimum attendu dans un cadre culturel japonais).

Par ailleurs, quand nous avons demandé à des enseignants japonais la cause de ces silences et de ces hésitations, ils nous ont souvent dit que l'étudiant pensait préférable de se taire plutôt que de formuler une mauvaise réponse. C'est en effet une perception courante de l'éducation scolaire japonaise qu'il ne sert à rien de donner autre chose qu'une réponse rigoureusement correcte. Ceci explique que les apprenants japonais ont du mal à répondre sans préparation, d'autant plus qu'ils ressentent une pression psychologique liée au professeur et aux autres apprenants qui les écoutent.

Nous disposons maintenant de divers angles pour traiter la question du comportement de nos étudiants.

- Comme on l'a vu plus haut, dans le contexte culturel japonais, la réponse est inexistante, hésitante et minimale car le comportement social (autrement dit la politesse ordinaire) exige qu'on ne soit pas péremptoire et qu'on n'envahisse pas l'autre de sa parole.
- Cette attitude se manifeste naturellement en classe de langue par des réponses inexistantes, hésitantes et minimales. À ceci s'ajoute le sentiment qu'une réponse doit nécessairement être correcte.

1.5 Le choc des politesses

Nous avons vu que code culturel français n'admet pas de silence supérieur à quelques secondes suite à une question de l'enseignant, et qu'il attend des réponses circonstanciées. Le code culturel japonais ne voit pas dans le silence ou l'hésitation, ni dans des réponses absentes ou laconiques, quelque chose de négatif en soi. Tentons de mieux caractériser cette différence.

Au Japon,

- la perception générale est qu'il ne sert à rien de donner autre chose qu'une réponse correcte ;
- dire « Je ne sais pas », surtout sans hésitation, est mal considéré : cela signifie qu'on refuse de chercher la réponse ;
- le silence est compris comme le fait que l'on cherche la réponse ou que l'on n'est pas en mesure de répondre. Rester silencieux, c'est chercher la réponse, dans l'intention de donner une réponse correcte³.
- À ceci s'ajoute l'habitude culturelle de se comporter d'une façon la moins péremptoire et la moins envahissante possible. Répondre vite, répondre dans le détail, répondre longuement, c'est faire preuve de prétention et manquer de respect envers les autres.

En France,

- l'étudiant est censé répondre quelque chose très vite à l'enseignant qui lui pose une question ; ne pas le faire, c'est faire attendre l'enseignant, voire *paraître refuser de répondre*.
- Ce qui est attendu, c'est de préférence la bonne réponse, mais l'étudiant peut aussi (a) demander des précisions sur la question, (b) dire « Je ne sais pas » ou (c) donner une ébauche de réponse, même s'il sait que celle-ci contient des erreurs. Ce qui importe, c'est de ne pas rester silencieux plus de quelques secondes.
- Une réponse incorrecte est considérée comme une étape normale de l'apprentissage. À vrai dire, comme on va le voir, l'enseignant n'attend pas tant une réponse correcte qu'une occasion de rebondir.
- Enfin, l'habitude culturelle normale consiste à se mettre en valeur et à

³ Dans le cadre d'un « forum interculturel » que mon ami et collègue Keiji Takagi et moi-même avons mis en place nous avons posé la question : « Imaginez un(e) étudiant(e) à qui le professeur a posé une question en classe et qui reste silencieux(se). Comment est-ce que vous interprétez cela ? » (教室で質問されて、黙っている人がいるとします。それはなんでと思いますか)。 Dans les 48 réponses reçues à cette question nous avons trouvé 27 fois le mot *hazukashii* ou *haji* (embarrasement), 25 fois le mot *machigai* (erreur) et 22 fois l'expression *jishin (ga nai)* (je manque de confiance). Ainsi, il existe sans doute un raisonnement typique qui est le suivant : *On reste silencieux car (a) on ne comprend pas la question, ou (b) on n'est pas sûr de sa réponse. Si on se trompe, on est embarrassé. Alors on se tait.* Ce raisonnement indique qu'au Japon il n'est pas tabou de rester silencieux même quand l'enseignant a posé une question (Vannieuwenhuijse).

participer activement aux conversations. Répondre vite, répondre dans le détail, répondre longuement sont plutôt considérés comme des qualités.

Ainsi, on peut dire que sur ce terrain, les deux codes culturels sont antagonistes. Certains comportements sont polis pour l'étudiant japonais est impolis pour l'enseignant, et vice-versa. On peut parler de choc des politesses.

Cela entraîne assurément des situations pénibles : l'enseignant français qui n'obtient pas une réponse rapide à sa question est déstabilisé car dans son système culturel quelque chose « cloche » manifestement. Il est en fait habitué à un système où le fait que les étudiants répondent promptement garantit à l'enseignant le contrôle de l'expression orale en classe. L'étudiant, en répondant quelque chose, n'importe quoi, *rend la parole à l'enseignant* qui peut alors donner la bonne réponse, commenter les erreurs éventuelles, bref continuer son cours. Au Japon, pour tenter de corriger cette situation, l'enseignant peut enjoindre ses étudiants de répondre rapidement, mais cela marche rarement, même s'il s'y essaie en japonais⁴.

2 Brièveté et impersonnalité des réponses

Le contenu des réponses lui-même n'est pas le même. Les mots employés, la longueur des phrases des apprenants japonais donnent souvent aux Français et étrangers une impression d'impersonnalité.

Les réponses varient dans leur complexité et leur longueur :

Certaines sont très structurées et longues, comme celle-ci, exprimée en japonais par une des étudiantes interviewées : « Je suis entrée ici cette année

⁴ Quel que soit notre niveau de japonais, les instructions que nous autres, enseignants français, donnons dans cette langue sont souvent sujettes à mésinterprétation pour les étudiants japonais. Ainsi, nous avons constaté que l'expression « *Kotaete kudasai* », la traduction directe de « Répondez s'il vous plaît », est souvent interprétée par les étudiants comme « Donnez la réponse » (c'est-à-dire, encore une fois, la *bonne* réponse).

par admission parallèle. J'avais un objectif précis quand j'ai choisi cette faculté. Et c'est une faculté particulière, le cursus et les cours sont spéciaux, alors les étudiantes travaillent sérieusement sur ce qui les intéresse, je trouve ça vraiment super ». De telles réponses sont très rares. La plupart des réponses sont très courtes : « L'atmosphère y est bonne », « C'est grand », etc. Certaines se situent entre ces deux extrêmes : relativement brèves, elles comportent deux propositions coordonnées par un mot de liaison, par exemple : « C'est dans la banlieue, alors c'est pas pratique ».

Pendant leur séjour au collège et au lycée, nos étudiants ont appris à éviter de faire des erreurs. Dans leur expérience, une réponse courte mais qui ne comporte pas de faute procure une plus grande gratification qu'une réponse longue mais imparfaite. Répondre dans une langue étrangère étant une situation pleine de pièges, les étudiants tendent d'autant plus à se limiter à quelques mots, voire un seul, voire aucun.

Notons cependant qu'au-delà de la question du système éducatif et des langues étrangères, il semble que cette tendance fasse partie intégrante du code conversationnel japonais. En raison du système social japonais qui distingue nettement supérieurs et inférieurs, proches et non-proches⁵, elle est encore plus prégnante :

- (a) quand on s'adresse à un supérieur,
- (b) quand les interlocuteurs ne se connaissent pas bien, et / ou
- (c) quand on s'exprime en présence de beaucoup de gens.

Or, c'est précisément ce que rencontre un étudiant qui doit répondre à son enseignant, étranger de surcroît, devant une classe de semi-inconnus.

De ma recherche sur les interviews vidéo en japonais, il est apparu que le seuil critique pourrait être de deux personnes amenées à répondre : à partir

⁵ Voir Azra (2011)

de trois interviewés, la tendance est à un raccourcissement des réponses⁶.

D'une manière générale, on procède souvent en japonais par une succession rapide de questions ciblées et de réponses succinctes. Le questionneur choisit ses questions, et il pourrait apparaître insolent de décider de soi-même d'ajouter des éléments supplémentaires à la question *stricto sensu*. Par opposition, une question en français contient presque toujours plusieurs questions implicites. Par exemple, si l'on pose la question « Est-ce que vous travaillez ? », la réponse « Oui, je travaille », bien que grammaticalement correcte, donne une impression de réticence à répondre ou de désintérêt pour la question. On s'attend à au moins une information supplémentaire, par exemple : « Oui, (je travaille) dans une école du soir », ou « Oui, (je travaille) une fois par semaine ».

3 Faire référence aux propos de son interlocuteur

D'autres tendances récurrentes sont repérables chez nos étudiants, notamment l'absence de référence aux propos de l'interlocuteur :

Enseignant (à deux étudiants) : – Où habitez-vous ?

Étudiante 1 : – J'habite à Kyoto.

Étudiant 2 : – J'habite à Kobe.

Il semble qu'en japonais on juge souvent préférable de ne pas se positionner par rapport aux personnes qui ont pris la parole avant soi, surtout lorsqu'il s'agit de se différencier. En français par contre, l'échange ci-dessus donne l'impression que la deuxième personne n'a pas écouté ou ignore délibérément ce qu'a dit la première. On s'attendra à ce que le deuxième étudiant réponde comme suit :

– *Moi*, j'habite à Kobe.

⁶ Vannieuwenhuyse, Adachi e.a. (2002).

En français, *se démarquer de son interlocuteur, c'est le reconnaître.*

Dans la classe, nous insistons sur la nécessité d'utiliser les expressions « Moi aussi / Moi non plus » et « Moi, je... » lorsqu'on parle d'un sujet que celui qui a pris la parole juste avant a déjà abordé. Dans ce cas, l'absence de « Moi, je... » constitue une entorse assez grave au code conversationnel français.

Nous entraînons aussi les étudiants à utiliser l'expression « Moi, je ... » quand ils parlent d'eux-mêmes avant de poser une question à quelqu'un, comme dans : « Moi, je fais du football. Et vous ? ». Ce « Moi, je... » est aussi une marque de reconnaissance de l'autre : il signifie, en gros, « Laissez-moi d'abord parler de moi, ce qui vous donnera plus facilement l'occasion de parler de vous ».

Là encore, on peut parler de codes culturels antagonistes et de choc des politesses :

- Au Japon, il est préférable de parler de soi de façon limitée, et d'écouter ses interlocuteurs sans les impliquer. Quand on parle de soi-même, on évite généralement de faire référence à ses interlocuteurs, et surtout pas pour s'y comparer. Ce comportement donne aux Français l'impression qu'on ne s'y intéresse pas.
- En France, il y a aussi une limite, mais elle permet des volumes de parole beaucoup plus importants. Savoir parler, développer, argumenter, raconter, est en général considéré comme une qualité. Il n'est pas exclu de parler de soi ni de ses interlocuteurs, ni de s'y comparer. Ce n'est pas considéré comme impoli. Au contraire, cela permet de donner à l'autre l'occasion de participer. Quelqu'un qui parle trop peu ou qui ne réagit pas aux propos de ses interlocuteurs sera considéré comme froid ou impoli.

4 Conclusion

Ainsi, en ce qui concerne l'attitude en classe, le facteur décisif est d'ordre culturel : si les apprenants paraissent ne pas vouloir répondre, c'est parce que leur code culturel contient une définition du silence et de ce que doit être une réponse qui diffère de celle du code culturel des enseignants de FLE français et étrangers.

En effet, au Japon, il n'est pas inacceptable de rester silencieux pendant de longues secondes ; en Occident, si un étudiant ne répond pas presque immédiatement, on interprète son silence comme un refus de répondre.

Le contenu des réponses lui-même diffère. Les mots employés et la longueur des phrases des apprenants japonais donnent souvent aux Français et étrangers une impression d'impersonnalité.

Bien que la plupart des enseignants de FLE français et étrangers soient conscients d'une réalité culturelle derrière le comportement de leurs apprenants, cette compréhension est le plus souvent confuse. Elle s'exprime par des stéréotypes et surtout ne débouche pas sur des solutions : que peut-on faire en classe pour libérer la parole des apprenants, et pour leur apprendre à s'exprimer dans un style oral plus proche de celui de la langue étrangère qu'ils étudient ? Il me semble important de mettre à jour les mécanismes précis qui gouvernent l'expression orale au Japon et dans les cultures occidentales, la France en particulier. L'objectif de la série de recherches que nous avons menées depuis une quinzaine d'années sur ce thème est de faire un pas dans cette direction. ■

Références

- Vannieuwenhuysse, Bruno, 2001 : « Prendre en compte les styles conversationnels français et japonais pour enseigner la conversation française 2001, *Enseignement du français au Japon*, Société Japonaise de Didactique du Français.
- Vannieuwenhuysse, Bruno, 2005 : « Pourquoi les apprenants japonais «refusent-ils de répondre» en classe de langue ? – les styles culturels dans l’expression orale en France et au Japon – », *Bulletin de Linguistique Appliquée et Générale (BULAG) 30 : Divergences dans la traduction entre les langues orientales et le français*, Centre Lucien Tesnière.
- Vannieuwenhuysse, Bruno, Adachi Hiroaki, Okahiro Kozue, Shimizu Mitsuharu, Tsuji Hideyuki, Uriu Atsuyo, 2002 : « Les mécanismes qui font que les réponses orales d’étudiants japonais paraissent impersonnelles à des Français : une première exploration basée sur des interviews vidéo », *BAEF Etudes françaises*, Faculté de Littérature, Université Kwansei Gakuin No.35.
- Takagi, Keiji, et Vannieuwenhuysse, Bruno, 2001 : « Comment faire face au blocage de la communication », *La Lettre de Conversations dans la classe*, No. 4.
- Azra, Jean-Luc et Vannieuwenhuysse, Bruno, 1999 : *Conversations dans la classe, livre du professeur*, Alma Editeur.
- Azra, Jean-Luc, 1999 : « Faire de la conversation dans de grandes classes peu motivées », *Bulletin des treizièmes Rencontres Pédagogiques du Kansai*.
- Azra, Jean-Luc, 2001 : « Quelles réalités culturelles se cachent derrière les mots de la leçon ? », *Enseignement du français au Japon*, No. 31, Société japonaise de Didactique du Français
- Azra, Jean-Luc, 2011 : *Les Japonais sont-ils différents ?*, Connaissances et Savoirs (en particulier les chapitres 2 : « Au-dessus et en-dessous », 3 : « Dehors et dedans », 7 : « L’évitement du conflit », 28 : « Les niveaux de politesse », 32 : « Nommer et être nommé »).
- Béal, Christine, 2000 : « Les interactions verbales interculturelles : quel corpus ? quelle méthodologie ? », dans *Perspectives interculturelles sur l’interaction*, Véronique Traverso (Dir.), Presses Universitaires de Lyon.
- Benoit, Louis, 2001: « Conversation: production et évaluation », *Bulletin des quinze Rencontres pédagogiques du Kansai*.
- Benoit, Louis, 2002: « Une grammaire de la conversation », *Compte-rendu de la 16e Journée Pédagogique de Dokkyo*.